

## LES QUATRE VIES DE MONSIEUR C.

### De l'engagement à la plénitude

#### La vie de 1914, la fin d'une jeunesse

« Monsieur » C., on ne peut pas dire autrement, même si son prénom, Roger, va comme un gant à ses accents parisiens, des accents d'Audiard. C'est un monsieur tel qu'on les imagine, qui se lève pour saluer les dames, quand bien même il ne sait plus marcher. Voilà cent ans que Monsieur C. a emménagé dans le quartier de Cambronne, où on l'a élevé comme une fille. L'homme n'est venu qu'après, avec la guerre. C'est elle qui a fait disparaître le même joufflu, l'enfant timide. Sur les photographies qu'il veut montrer dans un ordre chronologique, Roger C. a pris cinq ans entre 1914 et 1915. Encore aujourd'hui il bénit le ciel d'avoir été dans l'armée, qui a fait de lui un homme.

« Je ne regrette rien », ainsi s'ouvre le récit de l'un des derniers poilus de ce monde, d'un poilu encore en vie. Très heureux de pouvoir dire : « j'y étais »...

#### La deuxième vie de Monsieur C. : la vie de l'homme, l'étoffe du persistant.

« J'ai vécu la Deuxième Guerre avec beaucoup de honte. Mieux vaut ne pas en parler ». Si le soldat ne veut pas s'en souvenir, le juif a encore sur les lèvres l'amertume et l'ardeur de ses combats.

Monsieur C. est allé voir Xavier Vallat, à l'Hôtel d'Algérie, à Clermont-Ferrand, pour lui faire valoir, en substance, qu'il en avait « marre d'entendre dire que les Juifs ne sont pas français ». « Tous les gens m'ont dit que j'étais fou... J'ai fait ça un peu par bravache ». Bravache, le mot est jeté. Monsieur C. était Croix de Feu, du régiment du Colonel de la Roque. « Un C. dans les Croix de Feu, on n'avait jamais vu ça, c'était trop fort... ». Aujourd'hui encore... Les anecdotes se succèdent, laides et drôles. Monsieur C. est un homme de l'oral, à ses mots le passé reprend vie, et c'est soudain toute l'étoffe d'un persistant qui perce sous un mot d'esprit. « Dans un petit restaurant, à la table d'hôtes, un type racontait aux autres (Monsieur C. prend une petite voix nasillarde et méchante) : " Moi, les Juifs, je les renifle à cent mètres ! Quand un Juif passe, j'ai pas besoin de savoir, je le sens !... ". J'étais assis à côté de lui. En partant je lui ai tapé sur l'épaule et je lui ai dit « Dis donc tu dois avoir le nez bouché aujourd'hui ? Y'a plus d'une demie heure que t'es assis à côté d'un Juif et t'as rien senti du tout ? ! ». J'avais une grande gueule, je pouvais pas m'en empêcher... ». Une grande gueule, un homme à part. Cet homme qui a donné dix de ses plus belles années au combat pour la France s'est vu confisquer tous ses biens en 43. Son appartement, son bureau, son automobile, son compte en banque, ses vêtements, ses meubles. « J'étais surtout écoeuré parce que les gens de l'immeuble et les autres ont eu l'air de trouver ça normal... (...). En 44 quand je suis revenu je n'avais absolument plus rien, plus d'argent. Alors j'ai vendu les bijoux de mon épouse ». Il les a rachetés dès qu'il a pu.

**Trois : les pudeurs du cœur. Où les femmes apparaissent d'autant plus chères qu'elles ne sont qu'évoquées.**

C'est tout ce que Monsieur C. dira de sa femme. C'est peut être plus qu'un récit forcément tragique, c'est lourd de retenue, comme un souvenir qui brûle. Les autres figures féminines passent légèrement, on sent que l'homme aurait pu être de l'espèce qui les aime, mais non, la première jeunesse de ce siècle a connu d'autres virilités, guerrières. C'est au détour d'une fin de guerre que Monsieur C. évoque une amoureuse, manquée elle aussi. « Le 14 juillet 1919, j'ai dû défiler au Mans devant une bande de pecquenots, j'ai râlé comme un pou. Quand j'ai voulu prendre le train pour Paris, en costume de ville, il était trop tard. J'avais une petite amie qui m'attendait là-bas. Elle m'attend toujours.. ». L'œil pétille comme si c'était hier. Comme si l'âge donnait véritablement de l'esprit. A dix huit heures Monsieur C. boit un petit porto, que lui a rapporté la concierge, une amie.

**La quatrième vie de Monsieur C. : la vie n'est pas ailleurs.  
Un témoin du siècle, l'œil clair et la langue fourchue.**

L'artilleur centenaire, à la vitre de ses yeux clairs, a la coquetterie de faire semblant de très bien entendre. Fait de jolies liaisons. Les paupières lourdes, épaisses, il pétille, il plaisante. Cheveu sur la langue, grandes mains jointes. Déteste Picasso, méprise Guernica. Humble et heureux. Tout est brun chez lui. Un air de Paul Valéry à cent deux ans. Cheveux peignés sur l'arrière, moustache grise encore. Se lance dans une histoire construite, précise et sans oubli. Lui qui a vu le siècle naître et se dérouler tout entier, que pense-t-il de la France d'aujourd'hui ? « Il vaut mieux que je ne vous le dise pas ». Monsieur C. parle de son centenaire comme d'une blague, « comme du centenaire de la place Vendôme ». Monsieur C. est un héros. Si l'œil est presque transparent il est surtout très clair, et il a cet étrange effet, de refléter comme un miroir, ce sur quoi il se pose.